

Les Assoiffés, Sylvère Petit, 2014

par Pierre Alzy

Les Assoiffés (anciennement titré : *Putain de green !*) est un court métrage de 23 minutes écrit et réalisé par Sylvère Petit en 2014. Le film a été produit par la société C-P Productions. Il a pour acteurs principaux Fellag et Jean-François Balmer. Tourné en Corse et en Languedoc-Roussillon, le film narre l'histoire de Farid (interprété par Fellag), un SDF accompagné de son chien Zaïm et qui va décider de récupérer les balles de golf perdues dans une mare d'un golf privé afin de les revendre au propriétaire M. Duplessy (incarné par Jean-François Balmer). Le principal objectif de cette étude est de comparer et analyser la première et la vingt-troisième version du scénario avec le film afin de comprendre les grandes évolutions du scénario.

Genèse du projet de film

L'idée de départ date de 2006 et s'inspire d'une expérience du réalisateur Sylvère Petit. Lorsqu'il était en Licence en imagerie nature, un camarade de classe finançait ses pellicules photo en récoltant des balles de golf sur les terrains et les revendait à différents golfs. C'est à partir de cette situation qu'est née une première idée. Les agissements du personnage de Farid sont grandement influencés par cette anecdote. Les grandes intentions lors de la conception de ce court-métrage étaient de raconter une histoire qui questionne la représentation de la nature. De mettre en contraste la nature brute, où le personnage de Farid évolue, avec la nature modifiée par l'homme représentée par le golf. L'environnement à l'extérieur du golf est sauvage et libre, tandis que le golf incarne une nature très artificielle et contrôlée intégralement par l'homme. Cette confrontation est mise en valeur dans les différentes étapes des scénarios. L'autre intention principale lors de l'élaboration du scénario était de tout raconter du point de vue des animaux. En effet la trame animalière est importante et de nombreuses espèces se relayent tout au long du court-métrage et sont témoins des différents agissements des humains. Il y a un contrepoint de la vision d'humains avec les animaux. Il est intéressant de relever que les animaux sont crédités au générique au même titre que les acteurs humains. L'enjeu du film repose sur ces animaux considérés comme des comédiens qui livrent un véritable travail face à la caméra, preuve de leur importance au sein du récit. Durant sa conception le scénario a subi 23 versions différentes et de nombreuses évolutions ont été apportées ayant un impact sur le récit et le ton du film.

Une écriture en constante mutation

L'évolution des scénarios. La première version du scénario, écrite en janvier 2011, se voulait plus burlesque avec des influences de comédie à l'italienne. Les interactions avec les personnages étaient plus nombreuses avec de multiples dialogues et donnaient lieu à des situations comiques. Le film avait pour titre initial *Putain de green !* qui se réfère plus à un titre de comédie. Le mot « green » fait évidemment écho au green de golf mais aussi au *green washing* qui consiste à s'approprier l'aspect écologique (le nom du golf racheté par les nouveaux propriétaires s'appelle « Green Golf ») alors qu'un golf est tout le contraire d'une démarche

écologique et consomme énormément d'eau. La vingt-troisième et dernière version de scénario est beaucoup plus courte et épurée. Elle possède de nombreux passages descriptifs et laisse plus de place à la présence des animaux. Le ton y est plus sérieux et apporte des aspects contemplatifs. Cette dernière version est quasiment identique au court-métrage, les légères modifications seront évoquées plus bas. Le titre définitif sera *Les Assoiffés* pour évoquer le terrain de golf qui assoiffe la nature environnante ainsi que les assoiffés de pouvoir à savoir l'homme sur la nature et les nouveaux propriétaires, et peut-être, également, les personnes contraintes de quitter le sud à la recherche d'une vie meilleure au nord.

L'évolution des personnages. Initialement Farid était une personne pauvre mais qui possède un mobil-home, une voiture ainsi qu'une femme et des enfants. Dans la version définitive, il ne possède plus rien, c'est un nomade qui se déplace avec son chien et une bâche en plastique. À travers le terrain de golf il va en quelque sorte découvrir un nouveau monde. Quant au personnage de Duplessy, dans la première version le personnage est appelé par son prénom « Gérard » c'est un personnage assez raciste et irrespectueux qui est à la tête de « Green Golf ». Dans la version définitive Duplessy joue un homme désabusé en pleine vente de son « Golf du Delta ». Ce personnage représente le colonialisme, il a tout modifié pour s'imposer et prendre le contrôle d'une nature qui ne lui appartenait pas.

Des scènes coupées ou modifiées et des personnages supprimés ou remplacés. De grosses coupes ont été effectuées pour aboutir au scénario final. Le personnage de Momo qui joue le neveu de Farid et l'assistant de Duplessy a été supprimé au profit d'une corneille. Les clients de Duplessy sont quant à eux remplacés par les nouveaux propriétaires. La famille de Farid et les gendarmes sont totalement supprimés. L'ouverture est différente, ce n'est plus un dialogue entre les personnages de Momo et Duplessy mais une vue de la nature où évolue Farid. La suppression de certains personnages mentionnés précédemment va logiquement annuler plusieurs scènes. Il y a moins de passages montrant la récupération des balles de golf dans la mare. Dans la version une, le deal pour la revente des balles de golf fonctionne alors qu'il échoue dans la dernière version du scénario. Le final du premier scénario indique que Farid se prend une balle de golf dans le crâne lorsqu'il est dans la mare et se fige, sa mort est montrée de façon explicite. Dans la 23ème version cela est plus implicite, la balle de golf est tirée, le chien part ensuite à la recherche de son maître et ne le trouve pas dans une mare qui est totalement vide. Le spectateur doit en déduire la mort de Farid car toutes les espèces présentes dans la mare (la canne, le martin pêcheur, les poissons) meurent. À noter quelques différences entre le scénario final et le court métrage :

- Certaines interactions avec la corneille ne sont pas présentes (récupération des balles dans le bec).
- La fin encore plus implicite, on voit seulement la balle de golf tirée et les yeux du hibou.
- La scène de récupération des balles sous la pluie (il n'était pas censé pleuvoir).

L'explication de ces changements. Les nombreuses coupes et modifications du scénario sont avant tout liées au budget, le film n'aurait pas pu se faire avec tous les éléments présents dans la première écriture car la production n'avait pas assez d'argent. Le budget a été le principal facteur de l'évolution du scénario. D'autres changements résultaient simplement, après réflexion, d'une volonté de l'auteur avec le changement de titre par exemple. Il y a eu aussi quelques imprévus lors du tournage. Soucis météorologiques avec de la pluie dès le premier jour de tournage et le dressage animalier (la corneille ne voulait plus attraper les balles de golf).

Conclusion

Ce film a fait l'objet de nombreuses réécritures en l'espace de 3 ans pour aboutir au résultat final, même si certaines intentions de départ et des idées restent tout au long de l'avancement du projet, il est intéressant d'observer l'évolution et l'élaboration du travail d'écriture. À travers ces changements on peut constater la volonté de l'auteur d'aller vers un autre genre de film ou de mettre en avant différents thèmes. Des modifications sont également nécessaires pour s'adapter à certaines contraintes.

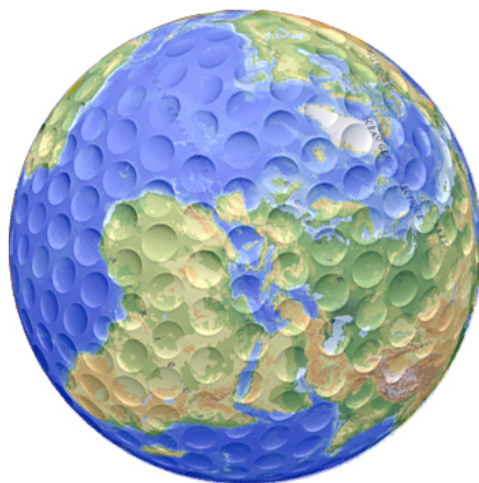
Documents annexés :

- 1. Pages 1-3 du premier scénario de Putain de green ! (premier titre des Assoiffés), janvier 2011.*
- 2. Pages 1-3 du vingt-troisième et dernier scénario des Assoiffés, août 2013.*

Putain de green !

Sylvère PETIT

version 1 – janvier 2011



Les événements grands ouverts, l'abdomen qui vibre, une cigale cymbalise avec conviction. La puissance sonore qu'elle produit est totalement disproportionnée à sa taille mais c'est là tout son art.

Ses griffes bien plantées dans l'écorce rouge d'un pin, elle surplombe une terre jaune, aride et grillée où les pierres blanchies par le soleil infatigable brillent comme des miroirs.

Au pied du pin, une énorme canalisation qui sort du flan d'une colline traverse les terres jaunes en suivant une légère pente. Elle est grisâtre d'origine, mais la rouille l'a tant attaquée qu'elle arbore dorénavant la couleur des braises.

Dessus, les paupières closes, parfaitement immobile, un petit lézard des murailles prend son bain d'énergie.

Dessous, au niveau d'un joint cuit par la chaleur et le temps, un suintement. Des gouttes d'eau perlent et forment une minuscule mare que l'ombre de la buse protège de l'évaporation.

Autour de cette fraîcheur inestimable, deux moineaux se toisent. Un Friquet et un Soulci. Tous deux veulent s'octroyer le privilège d'un bain. Le Friquet plonge ses pattes dans la pauvre flotte terreuse mais aussitôt le Soulci bondit et, griffes en avant, s'abat sur le présomptueux.

Les plumes volent.

§

À travers les herbes brûlées et les oliviers assoiffés, la canalisation dévale la colline.

Elle descend droit vers la plaine occitane qui danse sous l'effet des vagues de chaleur. Le mois d'août est bien entamé et le Midi exprime toute sa poésie qui peut-être perçue comme cruelle.

§

En bas, la canalisation s'extirpe d'un roncier sec qui l'enlace comme une pieuvre esseulée. Elle longe alors un terrain vague où diverses carcasses métalliques tendent à la fossilisation. Deux voitures, une mobylette, une machine à laver, un tas de canettes... Contre une butte, un Mobil Home fond un peu plus de jour en jour. Et, dans l'ombre du Mobil Home, un chien allongé de tout son long se devine à peine tant il est maigre.

En ce lieu, la canalisation a hérité de divers tags avant qu'elle ne plonge brutalement sous terre.

Et juste quelques mètres plus loin, après un fossé : un grillage.

Et juste derrière le grillage, une immense étendue explosant de chlorophylle : un terrain de golf !

Un gazon impeccable qui recouvre les douces courbes des parcours sans jamais faire l'affront d'une seule herbe jaunie. De-ci de-là, des mares et

des étangs bordés de saules et de peupliers rafraîchissent l'air particulièrement suffocant.

Sur une crête verdoyante, deux silhouettes s'avancent tranquillement pour re-disparaître derrière une vague verte.

Une voix rocailleuse imbibée de pastis et de soleil s'insurge « *Oh Momo ! Tu vas où comme ça ? T'es dans la lune mon couillon ! C'est là l'emplacement... là... Vas-y, plante le ce tee...* ». Une petite voix nasillarde en lutte entre le français et l'arabe se subordonne aussitôt « *Oui, oui... excuse-moi patron...* ». La voix imbibée joue le sarcasme « *Arrête un peu avec tes patrons là tout le temps... Tu fais partie de la boîte maintenant gamin... tu es mon associé... Ah Momo ! Je te vois venir moi, tu sais que dans quelques années c'est toi qui fumera le cigare, les pieds en éventail sur le gazon tout frais... et que c'est moi qui pousserai le trolley (après un petit rire il se fait sec) Mais arrête avec ça, les patrons, devant les clients ça donne pas une bonne image...* ».

Une balle de golf est installée précautionneusement sur le tee.

La grosse voix, autoritaire « *Le bois* ». Le jeune employé se précipite vers le trolley qui supporte le sac de golf et s'empare du club le plus long.

Le surnommé Momo dépasse à peine les 16 ans. Filiforme, sa croissance n'est pas encore terminée et ses gestes sont encore mal contrôlés. En découle une démarche désarticulée qu'accompagne un visage asymétrique aux paupières avachies qui n'aident pas à redorer son image.

Il apparaît un peu simplet...

Le patron, Gérard, est au contraire imposant, surtout du bide. Il porte polo et pantalon impeccables, blancs immaculés, en totale dissonance avec son physique gras et lourd. Les pores de sa peau ne cessent de refouler le trop plein de toxines à travers une sueur incontrôlable. Trois bijoux - une chaîne, un bracelet et une bague, accompagnés de lunettes assorties - traduisent une cinquantaine mal acceptée mais largement compensée par les billets de banque.

Bref, Gérard est répugnant...

Gérard arme son club, fixe la balle de golf, essaie de rentrer son ventre.

Momo « *Le bassin patron...* ».

Gérard jette un mauvais œil à son green keeper mais se déhanche pour enfin trouver la bonne position.

Mais il se ravise et ne tape pas la balle. Il sort une petite règle de sa poche et la plante à la verticale dans l'herbe on ne peut plus rase. Les feuilles les plus hautes chatouillent à peine les 8mm. Gérard, sévère « *La tondeuse Momo, la tondeuse... 1mm de trop...* ».

Momo, baisse la tête, coupable.

Gérard ré-arme, rentre le ventre, se déhanche.

Il tape la balle.

Dans un même mouvement de tête, ils bloquent leurs regards vers le ciel. Déjà, Gérard sourit, fier de son lancé. Momo « *Joli hook patron...* ». Gérard reprend la prononciation, comme un bon père « *Hook... hook Momo..* ».

Un peu plus loin, perché sur une branche tordue, un martin-pêcheur scrute les profondeurs d'une mare. Il est parfaitement concentré quand, violemment, la balle de golf perfore la surface juste devant lui !

Paniqué, il s'éclipse.

Momo « *Ah !... encore la mare patron... toujours la mare !* ».

La figure poisseuse de Gérard vire au rouge « *La ferme... Tu prononces encore une seule fois ce mot et je remplace la balle par ta petite tête crépue* ». Il enchaîne, furax « *Une autre...* ».

Momo s'exécute au plus vite. Il place une autre balle sur son tee. Gérard arme aussitôt « *Allez fais pas cette tête... On rigole ! Tu vas voir (il se reconcentre) je vais te la pulvériser moi cette putain de balle !* ».

Il tape.

La balle vole.

Plouf !

Momo baisse les yeux ne dit rien.

Gérard, vexé, « *Une autre* ».

§

Sur le terrain vague voisin, le long du tuyau tagué, une canne colvert glane les peaux séchées de tomates qui n'ont pu atteindre l'âge adulte faute d'eau. Autour d'elle, tout un potager réduit à des feuilles craquantes et des légumes inexistantes.

Elle tend le cou, regarde en direction du Mobil Home, écoute.

Le logis précaire tremble et des voix exacerbées traversent les cloisons. Ça barde à l'intérieur. Le chien squelettique lève lui aussi la tête.

Brutalement, la porte s'ouvre et un homme est expulsé.

Il s'étale sur le dos dans la poussière.

Sur le seuil de la maison en plastique, une très belle femme, Assia, les traits accentués par la colère, un enfant calé sur la hanche et un autre dans ses jupons. Elle vocifère en arabe « *Sale chien, je veux plus jamais que tu passes la porte de cette maison sans ramener de quoi nourrir ta famille ! Trouve du travail ! On a faim ! (Prête à pleurer) Tes enfants ont faim !* ». Elle cherche à se calmer, à ravalier sa colère, et jette un dernier regard humide mais fier à son mari. Elle claque la porte.

Au sol, la poussière rouge se repose lentement autour de l'homme châtié. Le chien s'avance vers lui, l'ausculte, intrigué par la situation. L'homme le repousse, en arabe « *T'occupe Zaïm... je suis pas encore à becqueter...* ».

Il se relève péniblement, tapote ses vêtements. Bientôt la quarantaine, c'est un homme maigre, plutôt petit, moustache et sourcils noirs très épais qui contrastent avec un visage d'une grande gentillesse... teinté de naïveté. C'est Farid.

Il regarde autour de lui, comme s'il découvrirait pour la première fois les lieux. Dans un savant mélange d'Arabe et de Français « *Bon... elle a dit... on a faim...* ».

Le soleil est au zénith. Les cigales chantent à tue-tête.
À peine devinées, des griffes épaisses, énormes, préhistoriques.
Ça creuse, laboure, propulse la terre.
Une tortue cherche son souffle. Elle se tend, force et délicatement expulse un œuf.
Luisant, nacré, fragile. Du bout de ses griffes elle le positionne au fond du trou puis se concentre pour pondre le suivant.
Juste au dessus d'elle, de grands yeux l'observent.
Sourcils noirs épais, une mauvaise barbe, un bonnet collé sur le crâne, un homme est accroupi face à elle. Ses sandales ne protègent plus vraiment la peau de ses pieds cornés qui rappellent celle de la tortue. La tortue recouvre méticuleusement ses œufs, tasse la terre, vérifie que tout est en ordre puis, épuisée, s'écarte.
L'homme creuse alors à son tour. Il vole les œufs.
La tortue n'y prête plus attention et rampe vers un grondement sourd : une énorme canalisation rongée par la rouille. Contre, une bâche jaunie a été tendue. Autour, des couvertures enroulées, de grands sacs plastiques, un petit feu. L'eau bout dans une théière collée aux cendres et du pain cuit sous terre.

L'HOMME

Zaïm !

De sous la bâche trouée, bien à l'ombre, Zaïm sort la tête. Grand, maigre, le chien regarde son maître, Farid, qui lui balance aussitôt un œuf. Il le chope du premier coup et la coquille craque dans sa gueule. Le liquide visqueux dégouline de ses babines.
La tortue reprend son souffle avant de s'écarter du campement tandis que l'homme casse ses œufs dans une poêle.
Sur la canalisation brûlante, une tarante s'applique au mimétisme. Le lézard aux grands yeux marbrés observe le repas des voyageurs.

FARID

Zaïm !

Il lui balance la poêle à lécher puis brise un pain de sucre.
Mais Zaïm dresse la tête, tend l'oreille, le souffle subitement coupé, il observe les alentours. Son maître le voit. La tarante ressent l'inquiétude... Non, tout va bien.
Dans l'ombre d'une pierre, un scorpion jaune perçoit les vibrations de Farid qui plie le campement, efface les traces de passage, se charge lourdement. Zaïm sent le départ. Il ouvre le chemin.
La voie est libre. Les fourmis accourent récupérer les miettes.

La canalisation, énorme, craquelée, cuite, serpente à travers le maquis.
Zaïm et Farid la suivent.
Zaïm est devant, calme. Il sait que la marche peut être longue. L'épaisseur de sa fourrure le fait haleter. Son maître avance d'un même pas habitué, fatigué, et sa sueur

à lui imbibe les épaisses couches de vêtements qu'il ne veut jamais abandonner. Truffe au sol, Zaïm découvre un petit cadavre, ou plutôt un squelette, avec un reste de peau desséchée et quelques asticots grouillant. Plus rien à récupérer. La canalisation gronde et dévale les kilomètres sous les cymbales des cigales. Zaïm s'arrête net. Un bruit, une fuite. Il passe sous une ronce et vient boire le liquide précieux. Son maître vient alors placer ses mains en creux. Il lape et Farid l'asperge avec malice. Farid remplit un bidon enroulé de tissu. Les cigales les voient repartir. La canalisation passe au-dessus d'une rivière asséchée.

3 - EXT – FRONTIERE – JOUR

Dans la vallée, la canalisation s'extirpe d'un roncier et s'enfonce brutalement sous terre. Zaïm apparaît, s'arrête, intrigué, le regard fixé sur l'horizon. Son maître arrive juste derrière et reste subjugué. Ils avancent, contournent la carcasse d'un pulvérisateur envahie par la végétation, traversent un amoncellement d'objets abandonnés et cuits par le soleil : de vieux gants de protection, des bottes, des bidons suintants, dégoulinants... Zaïm arrive à un grillage aussi rongé que la canalisation. Farid pose ses mains. De l'autre côté, un Eden de verdure : un terrain de golf. Zaïm, fixe quelque chose de plus précis : un canard. C'est une belle cane colvert qui se dandine sur la pelouse. Elle disparaît derrière une vague verte. Zaïm trépigne et voit Farid qui pose aussitôt son fardeau pour en extirper une tenaille.

FARID (à Zaïm, en arabe)

Je l'ai vue...

Il coupe le grillage et se faufile. Zaïm veut le suivre.

FARID (en arabe)

Désolé Zaïm...

Farid tire l'énorme sac pour le coincer dans le trou et l'empêcher de passer. Zaïm gémit, trépigne, gratte le sac, ne comprend pas. Il regarde partir Farid dans l'oasis, sans lui.

4 - EXT – GOLF – JOUR

La cane colvert cavale. Elle s'arrête de temps à autre pour glaner les herbes hautes. Les feuilles d'un saule clignotent, un drapeau numéroté ondule comme un poisson... Tout est doux, harmonieux. Farid avance à pas de loup, plié en deux. Tel un indien, il s'allonge au sommet d'une colline. La cane est inquiète. Elle file à travers les collines droit vers une mare et s'apprête à sauter quand une balle de golf perfore brutalement la surface. Affolée, elle saute toutes plumes dehors au milieu des joncs pour se planquer. Farid cherche l'origine du coup et tombe sur une silhouette chancelante, un club à la main.

Perchée sur le rebord d'un sac de golf, une corneille croasse bruyamment.

UNE VOIX

S'il vous plaît Lazare...

La corneille attrape une balle et la dépose dans une large main ornée d'une vieille bague. Lazare a un plumage noir ébène aux reflets violets, son bec est puissant. Elle ne quitte jamais du regard son patron : M. Duplessy. Elle le surveille même. Casquette élimée, auréolée, pantalon plissé étiré par le temps, veste ouverte sur un polo, foulard et petite broche. Il est fatigué, dégoulinant d'une sueur incontrôlable. Pourtant chacun de ses gestes a une aisance qui frise la grâce. La corneille l'observe armer le club, fixer le petit drapeau rouge à l'horizon, trembler légèrement... et tirer.

Le regard vers le ciel, Duplessy ne peut retenir un sourire.

Dans la mare, un martin-pêcheur se pose sur une branche, assomme un poisson et le glisse dans sa gorge. Il entend la balle et la voit perforer l'eau juste sous son bec. Il s'éclipse tel un éclair bleu.

Lazare croasse, Duplessy ne sourit plus. La corneille plonge son bec dans le trolley et tend une nouvelle balle.

DUPLESSY

Malheureusement ma chère, je crois qu'il faut se faire une raison...

Lazare lui tend toujours la balle. Son patron la fixe, l'amertume au fond des yeux.

DUPLESSY

Une dernière... une toute dernière alors.

Il prend la balle, la pose, s'essuie le front, s'apprête à tirer quand Lazare saute sur sa tête et lance un cri d'alerte. Elle fixe un point sur la colline. Duplessy cherche à voir ce qu'elle voit. Il devine la silhouette de Farid.

DUPLESSY

Tiens donc. De la visite...

Toujours sur sa tête, Lazare maintient son équilibre alors que Duplessy termine son tir. La balle s'écrase violemment dans les roseaux.

DUPLESSY (*grommelle*)

Saloperie...

Il empoigne Lazare et tous deux montent dans une golfette. Ils partent... mais font en réalité le tour d'une colline. Lazare veut croasser mais Duplessy lui serre le bec et se cache à son tour derrière un bosquet.

Farid sort alors de sa cachette et se dirige vers le luxueux sac de golf oublié au Fairway. Il caresse les chromes, impressionné. Il plonge sa main dans une poche de cuir et en ressort une balle qu'il observe attentivement.